



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DES GRAVURES JOINTES AU JOURNAL.

Chapeau en paille de riz, des magasins de Mme Thomas, rue des Filles-Saint-Thomas. Robe en organdi brodé en laine, des magasins de Mme Popelin-Ducare, rue Neuve-Vivienne, n. 3. Ruban-écharpe.

Costume de cavalier, habit en velours. Pantalon en drap, garni en daim, des magasins de M. Blachon, rue Sainte-Anne, n. 6.

MODES.

Ce n'est point une semaine de *modes* que celle consacrée aux fêtes générales. L'élégance fuit ce tumulte, ce *brouhaha*, cette foule agitée qu'elle ne peut traverser sans briser un bijou ou déchirer une gaze, et qui, toute destinée aux joies populaires, ne réclame que simplicité de goût et de toilette. Aussi n'y a-t-il eu rien à voir, rien à observer depuis quelques jours. Les feux d'artifice, les mille jeux qui remplissaient les Champs-Élysées, les douze noces nationales et les bals publics ont été racontés depuis trop de jours et répétés par trop de plumes pour que nous ayons rien à ajouter à ces descriptions générales.

Consacrons donc cet article aux modes d'hommes, car là il n'y a pas ces mille nuances changeantes et variées, qui nous font trouver presque un article d'*actualité* tous les cinq jours. Parlons de leurs costumes avec cette heureuse sécurité que bien des jours, des semaines, et même des mois, pourront passer sans que nulle forme n'en soit changée; et, pour plus d'exactitude, empruntons leurs propres observations, et laissons-les parler *modes* avec la sagacité qui les distingue et qui a produit quelques pages piquantes dans un de nos recueils les plus distingués.

La mode, ce qu'on appelle, en style de vieux feuilletons, la déesse capricieuse, la mode civilisée défait lentement ses œuvres, mange très-peu ses propres enfants : elle

n'a pas encore dévoré le chapeau rond et l'habit dont nous sommes dotés depuis un tems passablement éloigné.

Quel est le caractère de ces vêtements ? c'est ce que nous cherchons. Les révolutions bien connues ont déchiré, fondu, broyé les broderies d'or et de soie, les gances et les paillettes d'argent du dix-huitième siècle. La *Science du Bonhomme Richard*, qui n'a pas converti un prodigue, comblé un déficit, a commencé son œuvre de bandes noires sur le costume. Alors l'espèce humaine endossa l'habit simple ; peu à peu le drap devint général et nécessaire comme le pain. Bref, on prit le chapeau rond ; le drap et le chapeau rond se donnent la main. Le cylindre luisant et gommé entraîna la chute de toute élégance : il tua le costume ; ses ravages sont incalculables comme ceux de l'acajou dans les meubles. Il était cause de l'habit noir et de la cravate blanche qui nous font ressembler à une nation de clercs d'huissiers. On attribue la disparition des bottes collantes à l'importation des pantalons par les Russes, contre toute apparence. Le chapeau rond mène à tout ; quand une fois vous portez un chapeau rond, vous pouvez aussi bien vous vêtir d'une veste, d'une blouse, d'un sac et d'un habit : le chapeau rond est capable de tout.

Les Anglais, qui sont accusés et coupables d'avoir dans le dernier siècle proposé ce fagotage barbare et peu économique, seraient absous s'ils voulaient bien le régénérer, se mettre en frais de beau et d'élégance, eux, si riches, si dorés, si imperturbables dans l'essai d'un vêtement bizarre ou d'une voiture à vapeur ; eux, si respectueux pour les droits de l'individualité, qu'on voit dans les rues de Londres des formes et couleurs d'habits qui feraient massacrer un honnête homme à Paris.

Le besoin se fait sentir de dégager le costume, de dégrossir cette masse de drap qui vous enveloppe. De là ces élégantes redingotes courtes, à collet bas, et jupes légères. Le pantalon est devenu très-uni-

versel, l'hiver dernier. On ajoute aux accessoires de l'habit quelques riches ornemens. Les devans ont été doublés de moire ; les paremens, très-bas, ont été recouverts de velours ; le luxe des boutons s'est élevé jusqu'au sublime ; les garnitures, dont le fond en or pur se détachaient sous des ciselures d'argent à jour, se sont vendues jusqu'à 15 fr. Nous ne sommes pas loin des garnitures en émeraude et en perles fines.

L'art des brodeurs et la complaisance des sœurs et des épouses se sont exercés avec courage sur les étoffes des gilets de satin et de velours. C'est sur ce fond que s'exécutent communément les belles roses, les bouquets soyeux tissés d'or, de soie et d'argent, qui fleurissent sur la poitrine d'un élégant.

L'été amène une trêve aux travaux de la mode, et n'exige que de fort modestes manifestations. Au lieu de ces habits chargés d'accessoires ruineux, de ces gilets dont la broderie ne vaut pas moins de 50 écus et bien davantage quand elle est gratuite, au lieu de ces pantalons côtoyés par des tresses saillantes et de capricieuses arabesques, elle vous recommande une petite redingote de drap ou d'étoffe printanière coupée en schall, un pantalon blanc, dont elle a même banni les bandes de coton blanc qui eurent un fort triste succès l'été dernier ; mais elle ne vous tient pas quitte à bon marché sur l'article des cravates de couleur, vert et blanc, bleu et paille, lilas et blanc, beurre frais et bordures rouges, grands carreaux, petits carreaux, raies larges et mille raies. Vous avez le choix de toutes ces variétés, à la condition de changer souvent. Un gilet de soie ou de piqué à dessins, des gants jaunes ou noirs, et toujours des bottes vernies à trois couches, forment le complément indispensable de la toilette d'été, qui admet aussi très-volontiers les manchettes et les jabots à petits plis.

SOPHIE MONNIER.

Le troisième volume des *Mémoires de Mirabeau* continue à obtenir les succès qui ont signalé les deux premiers volumes de cet ouvrage. Nous avons extrait une partie d'un épisode de la mort de Sophie, sur laquelle tant de versions ont été débitées, et qui tant de fois fut montrée victime de l'ingratitude de celui à qui elle avait tout sacrifié.

« Après les deux premières années de séjour au couvent des Saintes-Claire, à Gien, où M^{me} de Monnier avait été conduite le 18 juin 1777, quelque relâchement avait été apporté à sa détention. De notables habitans de la ville furent parfois admis dans sa cellule; et l'on voit, dans les lettres du donjon de Vincennes, qu'une de ces personnes, notamment, émuait au plus haut point la susceptibilité excessivement jalouse qui était dans le caractère de Mirabeau.

« Mirabeau écrivit des lettres violentes; les réponses furent amères, et Sophie, profondément blessée, Sophie, qui croyait apercevoir sous de feints emportemens de jalousie une intention secrète de rompre, Sophie se désespérait, lorsqu'un ami commun offrit de lui procurer une explication verbale, bien préférable à des correspondances où, des deux parts, la colère avait tout-à-coup succédé à l'aigreur, et les incriminations directes aux timides insinuations et aux doux reproches.

« Depuis ce jour décisif, tous rapports, même épistolaires, furent irrévocablement rompus. Sophie resta plongée dans une profonde affliction, sa santé fut altérée; ses yeux, enflammés par les insomnies et par les larmes, furent plusieurs fois frappés d'ophtalmie; le temps et les soins la guériront: et ce seul fait suffirait pour prouver ce que nous avons dit du refroidissement antérieur à la rupture; car l'effet de celle-ci aurait été la mort instan-

tanée de Sophie, si ses sentimens étaient restés tels que nous les avons présentés dans ses propres lettres, qui parlent de suicide à propos de chaque sujet d'affliction vive et profonde.

» M^{me} de Monnier acquit une liberté presque entière en mars 1783, à la mort de son mari, dont, depuis 1776, elle n'avait jamais voulu porter le nom; tellement qu'elle n'était connue à Gien que sous celui de M^{me} de Mulleroy.

» Des relations de société l'avaient liée avec un ancien capitaine de cavalerie, déjà veuf, à trente-cinq ans, d'une jeune personne de cette famille de Raucourt dont l'un des membres inquiéta si vivement la jalousie de Mirabeau. M. de Poterat (Edme-Benoît) rencontrait souvent M^{me} de Monnier dans les principales maisons de la ville et dans les châteaux voisins: des affinités d'opinion et de goût, la conformité de leurs habitudes mélancoliques, le récit qu'ils se firent de leurs infortunes respectives, jusqu'à la réciproque sollicitude que leur inspirait l'altération de leur santé, affaiblie chez l'un comme chez l'autre, tout contribua à les unir par les liens d'une tendre sympathie, qui ne tarda pas à prendre le caractère d'un sentiment plus énergique. Éclairée par une funeste expérience, Sophie essaya, comme Didon, de combattre son penchant, mais elle ne put le surmonter.

» Les deux amans étaient également épris; tout deux étaient libres; ils arrêtaient bientôt le projet d'un mariage qu'autorisait l'accord le plus complet de toutes les convenances d'affection, d'âge, de position sociale; M^{me} de Monnier visita plusieurs fois son ami à la terre de Thou, dont il était propriétaire, et où le séjour d'une femme était autorisé par la présence d'une sœur et d'une nièce fort aimables; mais celles-ci, rappelées par des devoirs de famille, furent forcées de s'éloigner: la santé déclinante de M. de Poterat l'obligea dès lors de quitter la campagne où M^{me} de Monnier ne pouvait plus aller; il

* Chez Ad. Guyot, place de la Bourse.

se logea à Gien, tout près d'elle ; il en reçut de longs et tendres soins qui ne purent vaincre une maladie de poitrine lente, mais incurable ; et bientôt M^{me} de Monnier acquit la douloureuse certitude que son ami n'avait plus que peu de tems à vivre.

» Dès ce moment son parti fut pris ; elle avait toujours conservé d'affectueux et fréquens rapports avec le docteur Ysabeau et avec sa digne épouse, en qui M^{me} de Monnier chérissait la plus sincère et la plus utile de ses amies ; elles répondit à leurs vives interpellations avec un mélange calculé de douleur et de résignation ; elle leur dit que, trop habituée à souffrir, parvenue à surmonter des malheurs tels qu'on n'en éprouve de pareils qu'une fois en la vie, elle ne se laisserait point abattre par le chagrin bien moindre, quoique bien pénible, dont elle était menacée. Elle parla froidement de projets lointains ; elle amena la conversation sur un fait récent, fort commenté dans la ville, et qui se rapportait à une jeune ouvrière dont une imprudence avait exposé la vie. M^{me} de Monnier s'enquit, sans affectation, des effets de l'asphyxie par la vapeur du charbon ou de la braise ; elle demanda si la mort s'ensuivait nécessairement et toujours. Le docteur répondit que, dans les cas de suffocation graduelle et incomplète, il y avait des exemples de personnes sauvées par l'effort, même machinal, qui les avait portées à introduire l'air extérieur par l'ouverture d'une fenêtre, ou même par la simple effraction d'un carreau de vitre. Elle recueillit ces informations, parla fort librement de toute autre chose et sortit.

» Cependant la maladie de M. de Poterat empirait visiblement ; quand son état fut désespéré, la douleur de M^{me} de Monnier, la position où cet événement devait la placer, excitaient beaucoup d'intérêt, et attiraient des visites sans nombre ; entre autres, une femme considérée, épouse d'un conseiller de l'élec-

tion, harcelait l'infortunée de ses condoléances et de ses conseils. Elle s'avisa un jour de lui représenter l'état où la mort de M. de Poterat allait prochainement laisser l'amie qui s'était liée à son sort ; l'effet que produisaient sur l'opinion des rapports dont l'intimité ne pourrait plus être désormais couverte et légitimée par le mariage ; l'abandon, le discrédit qui en serait la suite ; la nécessité de quitter la ville et de retourner à Dijon ; M^{me} de Monnier entendit tout, ne laissa pas échapper un signe d'émotion, ne dit mot.

» Le surlendemain matin, 8 septembre 1789, un peu avant le jour, elle reçoit les derniers soupirs de M. de Poterat. Infromés sur-le-champ, M. et M^{me} Ysabeau accourent auprès d'elle ; ils l'arrachent au cadavre qu'elle tient embrassé ; ils l'entraînent dans son logement ; ils la conjurent d'en sortir pour toujours, de venir s'établir dans leur maison, de ne plus se séparer d'eux. Elle répond avec sensibilité à leurs tendres empressemens ; mais pour ne pas se rendre tout de suite, elle prétexte des dispositions domestiques à faire ; elle a besoin d'être seule et libre encore un jour ; aussitôt après, elle ira se réunir à eux pour ne plus les quitter. Elle convient avec le docteur qu'il la viendra chercher le lendemain, à neuf heures du matin, au retour d'une course qu'il doit faire dès la pointe du jour à Briare, ville très-voisine.

» Après leur départ, elle mande son jeune domestique et la sœur Louise ; elle leur annonce qu'elle va chez une amie, où elle passera vingt-quatre heures : elle leur donne ses ordres pour le lendemain au matin, et les congédie. Restée seule, elle réunit en liasse et cachète ses papiers, écrit une lettre, se retire dans un très-petit cabinet, dont elle calcule froidement la sombre exiguité propice au dessin conçu dès long-tems : elle ferme et calfeutre soigneusement la porte et l'unique fenêtre : deux réchauds pleins de charbon, qu'elle vient d'allumer, sont disposés aux deux

côtés d'un fauteuil où elle s'assied. Pour que son projet ne puisse pas être contrarié par quelque effort instinctif et machinal de la nature, elle se lie les deux jambes, dessous d'abord et ensuite par-dessus les vêtements; elle attache un de ses bras à un des côtés du fauteuil, elle assujétit à peu près son autre bras avec une ligature préparée, que ses dents serrent fortement. Ainsi placée, elle attend la mort.

» Le 9 septembre, à six heures du matin, le jeune domestique, selon l'instruction reçue de sa maîtresse, se présente pour prendre les ordres du départ qu'il croit convenu : il entre dans la chambre principale, il s'aperçoit que M^{me} de Monnier ne s'est pas couchée; il appelle inutilement, il essaie en vain d'ouvrir le cabinet, dont la fermeture inaccoutumée l'épouvante; il brise un carreau de vitre, il voit M^{me} de Monnier sans vie apparente et sans mouvement : il appelle du secours; les voisins s'empressent. La nouvelle fatale se répand rapidement dans la petite ville, où cette excellente femme était adorée; l'autorité est prévenue; M. Rousseau, procureur du roi au bailliage, descend sur les lieux; un chirurgien l'assiste; la porte du cabinet est enfoncée; le suicide est constaté.

» Un exprès était allé chercher M. Ysabeau, qu'il rencontre en route, et qui, accourant au grand galop de son cheval, essayait de tromper sa profonde affliction en pensant à la possibilité de rappeler à la vie la touchante victime dont l'asphyxie récente pouvait n'être pas encore consommée... Hélas! tout espoir était perdu! l'inepte chirurgien amené par le magistrat n'avait pas seulement songé à tenter les plus simples secours; bien plus, s'attachant sans aucune apparence à la possibilité d'une grossesse, il avait proposé l'autopsie, il l'avait pratiquée sur-le-champ avec l'ignorante précipitation d'un barbare; une heure après, le corps n'avait plus forme humaine, et le désespoir de l'excellent Ysabeau fut d'autant plus

affreux que des inductions, tirées par les témoins, d'un reste de coloration et de chaleur encore, subsistant avant l'atroce opération, semblaient s'accorder avec les suppositions qu'il avait conçues en accourant.

» La lettre testamentaire était destinée au docteur Ysabeau. M^{me} de Monnier le chargeait de ses dernières volontés : elle légua ses papiers à un frère, M. de Ruffey, qui vint les chercher plus tard; elle distribuait quelques effets à des amis, le reste à des indigens, dont, depuis plusieurs années, ses pudiques et secrètes aumônes soulageaient la misère. Cet horrible événement fut un malheur public. Le lendemain, toute la population de Gien forma le cortège funèbre; après quarante-deux ans, la mémoire de M^{me} de Monnier vit encore sur les lieux; dans la classe élevée on s'entretient souvent des grâces de son esprit, des touchantes qualités de son caractère, du charme de ses douces vertus; les pauvres parent encore de sa charité laborieuse, car elles les aidait de son travail comme de ses deniers; le souvenir de sa bienfaisance est une tradition populaire, et, le jour de la Toussaint (1831), nous avons vu un indigent dont les yeux presque centenaires, éteints, mais non desséchés par l'âge, retrouvaient des larmes sur une tombe nue, isolée au milieu du cimetière du Champ, où le vieillard s'était fait conduire, afin de prier encore une fois pour l'ange souffrant, qui lui prodigua jadis des secours et des consolations!

» Résumons en peu de mots cet épisode lamentable : Dès l'enfance, le caractère de Sophie présentait le rare assemblage d'une extraordinaire énergie et d'une exquise douceur. Cette seconde qualité, plus apparente, fit méconnaître la première; la famille n'aperçut pas davantage les indices d'une excessive sensibilité, qui recélaient le germe de la plus irrésistible des passions. Une direction habile aurait contenu ce principe incen-

diaire, et, par un mariage bien assorti, aurait fait de la jeune fille passionnée une épouse chaste, une mère accomplie. Des parens vertueux, mais aveuglés par un sordide intérêt, la perdirent faute de la comprendre. Adolescente, elle fut forcément unie par eux à un septuagénaire; ils firent ainsi subir à la fille la plus soumise et la plus tendre le supplice que les anciens infligeaient au parricide : ils l'enchaînèrent à un cadavre; aucune autre femme, même vulgaire, même dans un âge fait, même avec des sens et un cœur éteints ou tièdes, n'auraient pu trouver le bonheur dans une pareille union, car l'époux décrépît était à la fois dur, jaloux, avare, bigot et surtout haineux; son mariage même en était la preuve : profondément refoulée, la brûlante sensibilité de Sophie fermente long-tems dans son cœur. Tout d'un coup, au milieu de l'enlui et de la solitude d'une ville de province, un homme se présente, et c'est le premier d'un âge assorti qu'ait vu Sophie, à qui tous les appuis de la vertu manquaient et qui était toujours obsédée de vieillards et de prêtres : cet homme est jeune, il est persécuté, il est malheureux; il est armé de toutes les séductions de l'esprit le plus fascinateur qui fut jamais; il est en proie à une passion, toujours et partout persuasive, mais qui, exaltée à l'unisson de ses facultés prodigieuses, en reçoit une éloquence surnaturelle; nulle femme n'y pourrait résister; quelle égide, dans une position si périlleuse, préservera l'ame ardente et neuve de Sophie? Elle tombe dans les bras de son séducteur; elle y tombe vierge, après cinq ans de mariage. Les excitations d'une jeunesse exubérante, les délices jusqu'alors inconnus de l'amour; ses sacrifices, ses angoisses, des persécutions réitérées, une évasion téméraire, une cohabitation inquiète, une arrestation inopinée, le déchirement d'une séparation, le bonheur éphémère d'une maternité dont elle n'a connu que les souffrances, les longues tortures d'une

détention douloureuse, la perte d'un enfant adoré qu'elle n'a vu qu'une seule fois, une correspondance de tous les jours, et quelle correspondance!... tout concourt pendant sept ans à nourrir cet amour dont les feux semblent s'augmenter à mesure qu'ils se répandent. Pourtant une époque arrive où ces lettres corrosives deviennent, des deux côtés, languissantes et rares; et peu après, de mutuelles défiances, sinon des torts réciproques, séparent tout-à-coup deux amans qui semblaient avoir échangé leurs vies. Néanmoins, tant de passion qui a déchiré le cœur de Sophie ne l'a pas épuisé; après de longues souffrances, elle fait un autre choix; mais le sort lui réserve le seul des malheurs de l'amour qu'elle n'ait pas ressenti : la mort de l'amant adoré... Déjà saturée de douleurs, assez détachée, dès sa jeunesse, d'une existence dont elle ne veut qu'à la condition d'aimer, elle est résolue à ne pas survivre à l'événement qu'elle prévoit, qu'elle attend, qu'elle accepte. Le jour qu'il éclate, elle se donne la mort.

Hélas! ce fut Mirabeau sans doute qui le premier engagea Sophie dans l'orageuse carrière dont le terme devait être le suicide; mais, osons le dire, le sort de cette touchante victime de l'amour et de la fatalité était marqué d'avance par la constitution si malheureusement privilégiée de son ame de feu, par l'irréparable faute de sa famille; et Mirabeau n'eût-il jamais paru à Pontarlier, Sophie n'eût-elle eu à défendre son cœur et ses sens que contre un homme ordinaire, sa destinée aurait été la même, et la même catastrophe l'aurait terminée. »

Littérature.

Deux volumes, qui font suite à l'*Histoire littéraire d'Italie*, viennent d'être publiés chez Michaud (rue de Richelieu, n° 67). Le premier écrivain qui entreprit cet ouvrage fut surpris par la mort en achevant son neuvième volume. Salfi se chargea de continuer la tâche, et vint aussi de mourir, après la composition des deux volumes que nous annonçons. Cette histoire reste donc imparfaite, en attendant un troisième continuateur. Ce qui en est paru est du reste rempli d'intérêt, de citations bien choisies, d'analyses, et de traductions élégamment écrites.

Salfi complète l'histoire littéraire du seizième siècle. Ce fut à cette époque que les Italiens doués de quelques talens se jetèrent dans les sonnets et les chansons amoureuses. Le plus mauvais bourg fournissait des in-folio remplis de vers en l'honneur des *tresses blondes*, des *yeux d'azur au chaste et langoureux regard*, etc.; chacun avait son Iris, son poème, son amour; la sorcellerie alors, et les palais enchantés et les dragons ailés furent de mode; et pour faire juger du goût de cette époque, Salfi donne plusieurs traductions de ces poésies galantes.

Salfi nous apprend aussi de quelle manière furent découverts les manuscrits de l'illustre Galilée. Par ignorance et par superstition, on s'était emparé des ouvrages que Galilée avait confiés à son ami. Son petit-fils Côme, consacré à l'état ecclésiastique, crut même qu'il était de son devoir de condamner les œuvres de son aïeul et de brûler les papiers dont il avait hérité. Tout aurait été perdu pour la postérité, si Viviani n'eût recueilli ce qu'il put en sauver: encouragé par le prince Léopold, il se borna à en publier quelques fragmens, et enfouit le reste dans un trou où ces manuscrits restèrent ensevelis jusqu'en 1739.

Le sénateur Nelli fut le premier qui découvrit ce trésor par un incident assez

bizarre. Il lui tomba par hasard entre les mains une lettre de Galilée, qui enveloppait un morceau de saucisson. Il courut aussitôt chez celui qui le lui avait vendu, pour savoir d'où lui était parvenue cette lettre. Celui-ci lui apprit qu'il la tenait d'un domestique qui, de tems en tems, lui vendait des ballots de papier. On chercha le domestique, et l'on parvint à retrouver ainsi le dépôt précieux des manuscrits de Galilée. Le sénateur Nelli les acheta tous, en 1750, et c'est par les soins de cet ami de la science que le monde savant a pu profiter des diverses productions de Galilée et de plusieurs de ses élèves.

— *Dziady* ou *la Danse des morts*, poème d'Adam Mickiewicz, vient d'être traduit du polonais. Le jour des *Dziady* ou des *Morts* est une fête d'origine païenne que célèbrent encore les paysans dans plusieurs villages de la Lithuanie, et qui, par une coïncidence curieuse, tombe le 1^{er} ou le 2 novembre. Les croyans se réunissent le soir dans les chapelles en ruines, dans des maisons désertes, près des cimetières. Ils ont soin d'apporter, pour les âmes du purgatoire, que le chef des cérémonies, le *Guslarz*, a, suivant eux, le pouvoir d'évoquer une provision de lait et de gâteaux. Le *Guslarz* est un personnage mystérieux, toujours pauvre, mais très-vénéralisé; souvent même c'est un de ces prêtres chrétiens, simples et indigens, qui sont forcés de cultiver la terre pour vivre, et dont le type ne se trouve que dans ces contrées. La fête des Morts se ressent aujourd'hui des croyances nouvelles et offre un mélange intéressant de cérémonies païennes et catholiques.

— *Baiz*, par Hippolyte Bonnelier. Voici un roman de scènes mi-historiques, mi-fantastiques. Il commence à Beaugency, au moment où Jeanne d'Arc a changé la destinée de la France. On y trouve beaucoup de scènes nocturnes. Les alcoves y jouent un grand jeu, il en est jusqu'à trois que je pourrais citer, etc. Du reste on rencontre dans ce roman des situations d'in-

térêt, du drame, et l'on peut sans doute s'attendre à quelque fidélité historique en lisant cette épigraphe de l'ouvrage...

Lorsqu'on ose ouvrir une tombe, il ne faut pas y mutiler le squelette; lorsqu'on remonte dans le passé, pour décrire un personnage historique, il ne faut pas s'exposer à s'entendre dire par la postérité : tu mens!

LA JEUNE FILLE.

Au pied de cette croix, que fais-tu, jeune fille?
Pourquoi ces longs soupirs, ces mots entrecoupés?
Viens, suis-moi; retournons au sein de ta famille,
Où tu passas des jours si long-tems fortunés.

Ma famille ne peut alléger ma souffrance;
Lui seul, s'il le voulait, me rendrait au bonheur;
Pour moi, sur cette terre, il n'est point d'espérance,
Et je ne connais plus que l'amère douleur.

Te souvient-il du jour où mon ame ravie
Reçut en celieu même et son cœur et sa foi?
Et cependant, hélas! c'est lui qui m'a trahie,
Lui, qui jurait alors de n'adorer que moi.

De ma frêle existence il a brisé la trame;
Demain ne verra pas mes chagrins, mon tourment;
Dans le sein de son Dieu retournera mon ame,
Puisse-t-elle oublier celui qu'elle aimait tant!

STÉPHANIE.

Album.

La gazette de Milan annonce que M^{me} Pasta sera engagée cet hiver au théâtre de la Scala. Le nombre des représentations qu'elle doit donner est fixé à vingt, et elle ne recevra pas moins de 40,000 fr. par soirée.—Voilà qui nous semble être un peu de l'amplification italienne et qui surpasse l'assertion, avancée par les feuilles italiennes, que M^{me} Malibran avait souscrit un engagement de 135,000 fr. pour 40 représentations.


— Le théâtre Ventadour doit donner des concerts en attendant les représentations de l'opéra allemand.

— Adolphe Nourrit a joué plusieurs fois *Robert-le-Diable* au théâtre de Lyon, où il a obtenu les plus brillans succès et reçu des couronnes.

— On vient de découvrir à Dainville-aux-Forges (Meuse), sur une montagne très-élevée au nord, plusieurs tombeaux en pierre renfermant des os assez bien conservés. Dans l'un d'eux étaient un sabre usé et une urne de forme très-élégante, ornée de reliefs d'une parfaite exécution. Ces tombeaux paraissent avoir dû exister dans des tems très- reculés.

— Vernet, partant le 1^{er}, ajoute à la disette du théâtre des Variétés, déjà privé de Jenny-Colon et d'Odry. Aussi, en attendant que le congé de ces artistes soit expiré, ce théâtre a racheté celui de Legrand, moyennant 15,000 fr.

La Revue des Peintres est une publication qui ne s'adresse pas seulement aux artistes; elle convient parfaitement encore à tous les amateurs et à tous les élèves qui désirent se former une juste idée du genre de tel ou tel peintre dont ils entendent parler. C'est là ce qui fait l'immense succès de cette publication, dont le prix suffirait d'ailleurs pour motiver la vogue. M. Aubert donne cinq dessins dans chaque livraison, et la livraison ne se vend que 25 sous par abonnement. La troisième, qui paraît aujourd'hui, se compose de tableaux de MM. Bouchot, Doussault, Lecerc, Lepoitevin et Rancelet.

 VERRES CONSERVES de la vue, à surfaces de cylindre, de CHAMBLANT, connus pour leur supériorité constatée par vingt ans d'expérience. — Rue de l'Ancienne-Comédie, n° 12, près le carrefour Bussy.

A ce Numéro sont jointes les planches 1082 et 1083.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDET-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

5 Août 1834.

N^o 1083.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra.

Capote en Mousseline brodée. Soirée en Mousseline brodée et garni de Dentelle.

Messrs P. & J. Follier N^o 34 Pall Mall, Place London.

Ayuntamiento de Madrid